Document généré le 4 août 2025 07:00

Québec français

Les péchés de la chaire

Stanley Lloyd Norris, *L'interdit*, Montréal, Libre-Expression, 1991, 333 p.

Stanley Péan

Numéro 86, été 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44838ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Péan, S. (1992). Les péchés de la chaire / Stanley Lloyd Norris, *L'interdit*, Montréal, Libre-Expression, 1991, 333 p. *Québec français*, (86), 96–96.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Stanley PÉAN

PREMIÈRE ŒUVRE

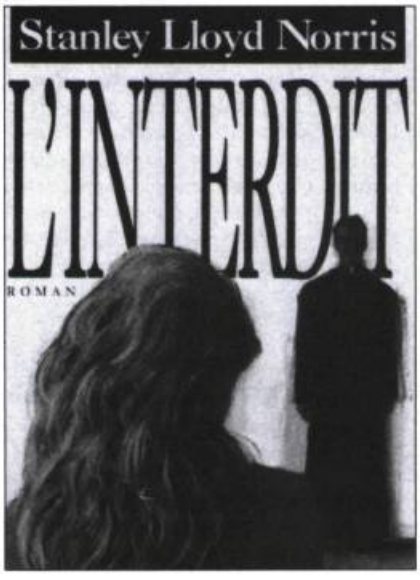
Les péchés de la chaire

D'ascendance irlandaise, né au Honduras, Stanley Lloyd Norris a émigré au Lac-Saint-Jean en 1964. Psychiatre, Norris se définit volontiers comme un «voyeur professionnel»; d'ailleurs, pour donner davantage de poids à cette boutade, il vient de publier *L'interdit,* premier volume d'un triptyque sur les «liaisons dangereuses», racontant les amours secrètes d'un curé de campagne pour l'une de ses paroissiennes, un roman aussi éloigné de Colleen McCullough et des *Oiseaux se cachent pour mourir* que la campagne jeannoise l'est de l'Australie.

Dans la première partie (« le Prêtre »), l'auteur présente les Boily, famille typique de la communauté fictive de Saint-Avenant-du-Lac-Saint-Jean. Après sept ans d'un mariage qui a donné trois enfants, Léo Boily, insatisfait de ses relations sexuelles avec sa femme Thérèse, demande conseil au curé Marcel Tremblay. Diplomate, le religieux tente d'accommoder les époux mais, bientôt, Thérèse et lui se voient emportés par les débordements d'une passion aussi dévorante qu'illicite. Cinq ans durant, ils multiplient les rendez-vous clandestins et Thérèse va même jusqu'à se refuser temporairement à Léo, afin de donner à son amant une fille. Au moment de fuir avec Marcel et ses enfants toutefois, la jeune mère de famille n'ose pas ; frustré, le curé lui crache son dégoût au visage et s'enfuit.

La deuxième partie (« le Père ») s'ouvre sur un Marcel Tremblay dépité qui choisit de se réfugier dans le missionnariat et meurt assassiné au Guatémala. À Saint-Avenant, les enfants Boily grandissent, traumatisés par le silence que leur a imposé Thérèse au sujet de la fugue avortée dont ils ont été témoins. Suzanne, l'aînée, commence à se douter des véritables raisons des visites hebdomadaires de Thérèse au presbytère. Pour se venger de cette mère indigne qui les a tous trompés, elle encourage les caresses nocturnes de son père qui trouve dans son lit d'adolescente le « soulagement » que lui refuse sa femme, redevenue « frigide » au départ du curé.

Pour ce coup d'envoi, Norris avait vu large : tabous sexuels, émancipation sexuelle féminine, inceste entre père et fille facilité par un silence complice de la mère. Il n'y a pas si longtemps, pareil roman eût fait scandale ; il faut souligner le doigté de Norris qui évite le sensationnalisme, lui préférant un réalisme littéraire conforme à la formule de Stendhal selon laquelle le roman serait « un miroir qui se promène sur la grand route ». Sa reconstitution d'époque (fin des années cinquante) est réussie, de même que son portrait de ce petit village où l'on s'épie et se fait la concurrence comme les « voisins gonflables » d'Yvon Deschamps. Un narrateur omniscient livre le récit sur le ton neutre de la confidence chuchotée au confessionnal, sans dédaigner une occasionnelle pointe d'humour. Par focalisation multiple, technique incontournable de ce type de roman, l'auteur dissèque les âmes de ses personnages avec une précision chirurgicale qui n'est pas sans rappeler sa formation médicale.



L'écriture adopte un style classique, parfois alourdi par des formules alambiquées, des lieux communs. Par choix peut-être, Norris n'a pas fait de la nature une véritable extension du tourment intérieur des héros, comme chez Yves Thériault ou Anne Hébert par exemple ; aussi, ses descriptions des paysages du Royaume des Bleuets sombrent à l'occasion dans l'esthétique « carte postale ». Par contre, les dialogues, bien intégrés à la narration, reproduisent fidèlement le parler des gens du Lac et expriment avec acuité les états d'âmes sans cesse changeants des protagonistes. L'auteur excelle à camper des moments de tension ; on pense à ce dîner du curé chez les Boily (ch. XII), aux crises de jalousies qui s'ensuivent ou à cette partie chasse aux canards où des idées meurtrières traversent l'esprit du curé. Jamais Norris ne force la note et sa peinture du désarroi de Marcel Tremblay n'en est que plus convaincante.

Le principal défaut du livre réside dans la faiblesse du scénario de la deuxième partie, surchargée et déséquilibrée par rapport à la première, deux fois plus longue ; ces douze derniers chapitres se bousculent vers un dénouement bâclé, *happy end* frivole dicté par les impératifs du roman « populaire », indigne des prémisses du récit. Le romancier abuse de la crédulité du lecteur en lui demandant de croire qu'une tentative de suicide de Léo suffise à raccomoder un couple parti à la dérive depuis quinze ans. Peut-être aurait-il mieux valu se concentrer uniquement sur l'amour impossible entre Thérèse et Marcel.

Enfin, s'il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre, *L'interdit* procure tout de même de bons moments de lecture aux amateurs de drames familiaux. À preuve : aux dernières nouvelles, 8 000 exemplaires auraient été écoulés.

Stanley Lloyd Norris, *L'interdit,* Montréal, Libre-Expression, 1991, 333 p.